

## Sommaire

---

<b>Préface</b>	<b>6</b>
<b>Faire la ville sobre, belle et équitable</b>	
<i>par Sylvia Pinel</i>	
ministre du Logement, de l'Égalité des territoires et de la Ruralité	
<b>Débat du jury — Prendre position</b>	<b>8</b>
<b>Gérard Pénot, Grand Prix de l'urbanisme 2015</b>	<b>13</b>
<b>Une théorie du savoir-faire, par Ariella Masbounji</b>	<b>14</b>
<b>La ville au corps à corps, par Gérard Pénot</b>	<b>18</b>
Les Arbres de Marillé	32
Atelier Ruelle : un esprit collectif	46
Les outils de la conception urbaine de l'Atelier Ruelle	52
Les thèmes d'inspiration de Gérard Pénot : fragments	54
Usages, concertation et représentation	62
Le volume du piéton	70
Articuler architecture et urbanisme	76
<b>Réalisations et promesses</b>	<b>83</b>
<b>Le jury du Grand Prix de l'urbanisme 2015</b>	<b>140</b>

## Débat du jury

# Prendre position

Le Grand Prix de l'urbanisme n'est décidément pas une émanation de l'administration. C'est sans doute ce qui lui confère sa crédibilité. Il émerge d'une consultation auprès d'un large public de personnalités compétentes en matière d'urbanisme, menée par la DGALN de janvier à mai, pour préparer les travaux du jury dont il n'est pas inutile de rappeler qu'il est parfaitement souverain. Cette consultation est limitée à environ 400 personnes qui représentent différentes facettes des acteurs de l'urbanisme : élus, professionnels publics, privés et para publics, concepteurs, bureaux d'études et aménageurs, chercheurs et enseignants. Il est également recherché une diversité géographique.

Parmi ces 400 personnes, 108 ont, en 2015, répondu en citant un ou plusieurs noms accompagnant, la plupart du temps, leur réponse d'un argumentaire. Il faut reconnaître qu'il n'est pas aisé aux consultés de répondre sur des candidats potentiels qui réuniraient toutes les qualités souhaitées pour prétendre au Grand Prix de l'urbanisme. Ce dernier a en effet l'ambition de saluer une personnalité qui aurait fait avancer la discipline de l'urbanisme par ses réalisations et/ou ses écrits. Par ailleurs, peu de personnes consultées connaissent l'ensemble des professionnels ou des penseurs. Elles citent souvent ceux qu'elles ont pu rencontrer dans leurs expériences régionales ou celles qui jouissent d'une notoriété à travers la presse, les colloques, les ouvrages, etc.

La représentation régionale du panel, ainsi que sa diversité d'approche, donne toutefois à la consultation une rigueur et une ouverture certaines, même si le caractère « scientifique » n'en est pas assuré. Les résultats de cette consultation portent, d'une part, sur le classement des nominés proposés par les experts consultés et, d'autre part, sur la justification des choix proposés. Livrés au jury qui a tout loisir de s'y référer ou de proposer d'autres candidats, ils lui offrent des portraits croisés des personnalités plébiscitées; portrait prolongé par une présentation de ces personnalités au jury par la DGALN.

Parmi celles-ci se distinguaient cette année Pierre Veltz, Alfred Peter et Gérard Pénot, les deux premiers ayant été nominés en 2014. Les argumentaires semblaient très contrastés dans leur tonalité et leur contenu

entre les deux concepteurs urbains et le chercheur-aménageur qu'est Pierre Veltz. Plus chauds et émotionnels pour les premiers, plus distancés et intellectuels pour le dernier.

S'appuyant sur les résultats de la consultation, le jury s'est réuni à la tour Pascal de la Défense le 19 mai 2015. Au préalable de tout échange sur telle ou telle personnalité, les membres du jury se sont, comme chaque année, posé la question du message à faire passer à travers la personnalité et l'œuvre du lauréat. Martin Kloos, critique d'architecture, insiste sur l'importance de montrer au-delà des frontières la situation de l'urbanisme en France : « Le Grand Prix est une expression de fierté qui semble dire : "Regarde ce qu'on peut faire ici en France! Regarde comme c'est beau!" »

Pour les deux élus, présents autour de la table, le Grand Prix de l'urbanisme doit faire la démonstration que la profession est complètement connectée aux enjeux globaux en 2015, liés pour Johanna Rolland, maire de Nantes, « au rôle des métropoles et aux fractures territoriales à l'œuvre dans notre pays », précisant, qu'« après l'ensemble des questions qui se sont posées en janvier 2015, il serait bon de faire la démonstration que ce prix est profondément ancré dans la réalité de nos territoires ». S'il constate combien le sujet de l'urbanisme est « un trait d'union entre l'équipe municipale et la population », Jean Rottner, maire de Mulhouse et président de la FNAU, préférerait mettre en avant « une personnalité qui ait une conception globale des enjeux métropolitains », pour sortir d'une vision purement française de l'urbanisme. En un mot : prendre de la hauteur.

Pour Frédéric Bonnet, Grand Prix de l'urbanisme 2014, prendre position est la condition *sine qua non* : « On ne donne pas le Grand Prix de l'urbanisme uniquement pour la capacité à produire du projet, à dessiner

### GRAND PRIX DE L'URBANISME, MODE D'EMPLOI

Le Grand Prix de l'urbanisme est décerné chaque année sous le haut patronage du ministre en charge de l'Urbanisme et est attribué par un jury présidé par le directeur général en charge de l'Urbanisme. Le jury est composé de personnalités représentant les acteurs concernés : élus, professionnels, aménageurs, chercheurs et personnalités qualifiées, dont au moins deux membres exerçant leur activité à l'étranger. Le (ou les) lauréat(s) de l'année antérieure est (sont) membre(s) de droit. Ce jury est renouvelable annuellement pour une part, afin d'assurer à la fois continuité et renouvellement. Le jury s'appuie sur les résultats d'une consultation préalable menée auprès d'un panel de personnalités représentatives de l'urbanisme qui proposent des candidats. Aucune proposition n'est avancée par l'Administration. Les travaux du jury s'organisent autour des enseignements tirés de la consultation

Le jury débat d'abord des critères d'attribution qui sont précisés et réétudiés chaque année. La décision du jury est ensuite prise en un ou deux tours : le jury aboutit rarement à un choix définitif dès sa première réunion; dans le cas habituel, il procède à une première sélection de personnalités qu'il nomme; il est alors demandé à chacune de produire une « biographie scientifique » présentant son parcours professionnel, son œuvre, ses convictions et ses publications. Le jury effectue alors le choix définitif du lauréat au vu de l'analyse des dossiers. Le choix du jury est souverain. Le Grand Prix de l'urbanisme est remis au(x) lauréat(s) par le ministre en charge de l'Urbanisme. La cérémonie est précédée d'un débat autour du (ou des) lauréat(s). Les biographies des lauréats et des nominés ainsi que la synthèse du débat lors de la cérémonie du Grand Prix de l'urbanisme sont consultables sur le site [www.territoires.gouv.fr](http://www.territoires.gouv.fr).

des choses élégantes, à travailler sur l'économie, à faire émerger des espaces. Le grand prix, au-delà de l'excellence, doit porter une forme de message politique. Quelle position face à la métropole et les autres territoires? Face au jeu d'acteurs qui change? Face aux enjeux stratégiques?»

Le nom de Pierre Veltz a dès lors fait le tour de la table suscitant nombre d'interrogations notamment au regard de ce que l'opération d'aménagement du plateau de Saclay, que Pierre Veltz préside, ferait passer comme message. D'autant que, souligne Nicolas Ferrand, « Pierre Veltz est largement reconnu pour son excellence. Il est déjà une référence absolue en termes de recherche et d'engagement. »

Antoine Loubière (*Urbanisme*), lui, développe un point de vue plus journalistique : « Ce sont les théoriciens qui exposent les sujets d'actualité : la mondialisation, la fracture territoriale. On primerait alors un théoricien qui clarifierait la vision des professionnels et des élus sur les questions sociales et urbaines. » Pour le chercheur émérite, Jean-Pierre Orfeuill, l'ambiguïté serait grande car Saclay, aussi remarquable que soit le projet, illustrerait un mode d'intervention unique et il est difficile de saluer le chercheur et non l'aménageur.

Le jury a alors débattu d'autres personnalités, envisageant de passer par la phase nomination, laquelle appelle la rédaction par les nominés d'une autobiographie scientifique. Cet exercice, complexe, consiste pour les nominés à décrire leur parcours et leur bagage intellectuel, conceptuel et méthodologique. Lors d'une seconde réunion, le jury fonde ainsi son choix à la lumière des autobiographies scientifiques. Cette année, certains des membres du jury ont été demandeurs d'en passer par cette phase pour avoir la chance de lire, par exemple, les écrits de Gérard Pénot, ou encore de Marcel Smets, et explorer leurs travaux. Les avis émanant de la consultation n'étant, à leurs yeux, pas suffisants. Ce que reconnaît Agnès Vince, directrice de l'Architecture : « Quand on dispose de documents comme ce fut le cas en 2014, le regard peut aussi se porter sur des résultats. Il me semble qu'on a intérêt à juger un résultat. Les citoyens attendent cela. On pourrait approfondir l'analyse. »

2015 fut finalement une année sans nomination ni élaboration d'autobiographies scientifiques. Le choix s'est porté d'emblée sur un lauréat dès le premier tour, alors que celui-ci n'avait jamais été nommé à ce jour. La raison pourrait en être la visibilité récente de la performance réalisée à Nantes avec le quartier Malakoff - Pré Gauchet, partant d'un des grands ensembles les plus enclavés qui soient et les plus difficiles à réintégrer dans le tissu urbain. À ce sujet, Johanna Rolland a salué chez Gérard Pénot la conjonction forte de la pensée et de la mise en œuvre, l'action. Elle a insisté sur l'apport décisif de l'équipe de l'Atelier Ruelle, que dirige Gérard Pénot, dans la réussite de l'appropriation par les habitants de Malakoff de la transformation de leur quartier. Cet apport passe par le lien avec les habitants, à travers la consultation qui, chez Gérard Pénot, relève d'une



conversation empathique : « Il est très en avance sur le sujet. Sans usine à gaz, avec une forme de simplicité, il a réussi à mettre en marche un dialogue réel avec les habitants. Il a cette capacité à ne pas ultratechniciser la démarche. »

Ce qui étonne le maire de Mulhouse pour qui la participation n'est une démarche aisée : « Aujourd'hui dans nos villes on est à la croisée des chemins dans le domaine de la participation. Les villes sont confrontées à des difficultés budgétaires. Donc on doit faire différemment, efficace. C'est exaltant. On a du mal à trouver un dialogue. On parle beaucoup de la ville intelligente, technologique. Pour moi la ville intelligente, elle est là, dans le dialogue. Nous avons des acteurs de la ville qui construisent sur de nouvelles bases : bien être, bien vivre, équipements publics adaptés. C'est le signe d'un urbanisme qui se renouvelle avec de nouveaux réflexes — une forme de simplicité française capable de s'exporter à l'étranger. »

Ce signe est une prise de position en faveur d'un urbanisme économe et néanmoins ambitieux, d'un urbanisme à visage humain conçu pour les habitants.

**OBM**

Saint-Ouen-l'Aumône,  
étude de l'Atelier  
Ruelle pour un quartier  
en bord de l'Oise.  
Aquarelle : Colas Vienne.

Herbignac, étude pour  
un quartier implanté dans un bocage.  
Maître d'ouvrage : SELA, Société  
d'équipement Loire-Atlantique.  
Dessin : Colas Vienne.  
Photographie : Vincent Jacques.



# Gérard

Grand Prix de l'urbanisme 2015

# Pénot

Gérard Pénot

## Une théorie du savoir-faire

Gérard Pénot est une figure particulière dans le monde de l'urbanisme. Il se revendique «urbaniste». Point. Alors qu'il a réalisé des études d'architecture sans passer le diplôme qui lui paraissait inutile d'autant qu'il avait déjà une quinzaine de salariés. Partant de la technique à travers une première pratique professionnelle dans un atelier de soudure et de mécanique, il a étudié l'urbanisme pour comprendre les dégâts qui, à la charnière des années 1960-1970, se produisaient dans Paris, où les rénovations réalisées ou programmées brisaient l'essence même de la ville; puis l'architecture pour maîtriser l'indispensable science de l'espace. Revendiquer le titre d'urbaniste, si peu valorisé, voire honni par certains, voilà qui ne peut que surprendre. L'urbanisme est en effet rendu responsable des dysfonctionnements de la ville du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècle, accusé de fabriquer de la laideur et de la discrimination alors qu'en réalité les causes de la «France moche», pour reprendre le titre d'un numéro fameux de *Télérama*, sont beaucoup plus complexes. L'urbanisme conscientisé et maîtrisé, lui, n'agit que sur une faible portion du territoire français.

S'assumer urbaniste, c'est porter au plus haut point le bonheur d'exercer un art de l'espace public — espace public étudié au millimètre, dans toutes ses dimensions, sociales et spatiales. C'est que Gérard Pénot sait lier les espaces existants et futurs entre eux, mais aussi assurer dans le moindre détail les articulations, les niveaux, les vues; cela avec le souci du résultat durable qu'il vérifie par des visites critiques de ses réalisations pour rectifier le tir. L'espace public doit être le plus «juste possible», y compris dans son économie; il doit être sobre pour un effet maximum. Le long compagnonnage avec Saint-Nazaire lui a permis cette anticipation de la sobriété efficace car, contrairement au reste du pays où l'espace public a fait l'objet de projets parfois trop généreux et ultra sophistiqués, ici cela n'avait pas cours.

Cette expérience se trouve aujourd'hui anticipatrice au regard de la baisse des moyens publics. Économie de moyens ne signifie pas pour autant renoncer à la qualité. La qualité, c'est aussi et surtout celle de la réalisation, et pour ce faire — hors contexte idéal d'une culture métropolitaine de l'espace public comme à Lyon ou à Barcelone —, il faut



Gérard Pénot en 2015.

travailler avec tous les intervenants et, en particulier, les services techniques des collectivités. Savoir les écouter et échanger avec eux pour parvenir à une culture commune et à des compromis qui ne soient pas nuisibles au résultat souhaité.

Cela passe par une articulation entre les logiques techniques toujours difficile mais, pour Gérard Pénot, jouissive. Qu'il s'agisse de problèmes hypercomplexes comme le pôle d'échange de la gare de Perrache à Lyon, ou du traitement du mail Pablo-Picasso à Nantes dont il a su rendre acceptable au piéton l'extrême largeur. Négocier avec les spécialistes pour parvenir à défendre la position du piéton est un art dans lequel Gérard Pénot est passé maître. Il ne se situe pas comme sachant, devant expliquer aux techniciens son art, mais comme partenaire — c'est la clé du succès, lequel est évident à la lecture de ses productions urbaines.

Négocier n'est pas renoncer. Pour Gérard Pénot, il s'agit de négocier non seulement avec le site et le contexte — chose qui va de soi pour tout urbaniste —, mais avec les projets des concepteurs qui l'ont précédé sur le site; avec les élus qui ont leurs propres désirs et rêves; avec les usagers qui attachent de la valeur à des éléments qui peuvent paraître dérisoires, voire repoussants pour le concepteur; avec les aménageurs; avec les architectes avec lesquels il établit un rapport quasi charnel au travers de cahiers des charges qui font merveille; avec les services techniques pour faire corps avec eux. L'urbanisme au corps à corps, c'est cela mais c'est aussi le souci des êtres, de leurs perceptions, de leurs désirs et appétences.

Cela fait-il théorie? Il est de mise que le Grand Prix de l'urbanisme est celui qui fait avancer la discipline en termes de savoir et de savoir-faire. Or Gérard Pénot théorise peu, perd des concours parce qu'il n'énonce pas de concept clé qui fasse image et crée adhésion — à quelques exceptions près, tel son bien nommé «jardin métropolitain» pour caractériser son projet d'aménagement autour de la gare de Villiers-sur-Marne.

Si on prend la peine de l'analyser, son œuvre fait bien théorie. Ses réalisations enthousiasment car elles produisent des lieux magiques, efficaces, où l'effort est minimal pour un résultat des plus performants, où la conduite est si juste qu'elle permet le passage à l'acte avec le moins de dérives possible.

Cet ouvrage cherche à faire passer les grands et petits messages que porte Gérard Pénot au travers de ses dires, de ses méthodes et de ses réalisations pour faire la ville avec les autres, en respectant leurs vues et points de vue, tout en faisant œuvre d'auteur.

**Ariella Masboungi**



**«Je n'ai pas d'expérience personnelle de collaboration avec Gérard Pénot, mais la visite à Nantes du quartier Malakoff a été "percutante" quant à son engagement dans la durée. Le résultat de la transformation du quartier, sans exclusion de ce et de ceux qui le précédaient est frappant et réjouissant. Ce n'est pas "bling bling" mais c'est brillant.»**

**Lise Mesliand**, architecte urbaniste, directrice de l'aménagement à l'établissement public de Paris-Saclay (EPPS)

Le mail Pablo-Picasso à la pause déjeuner, Pré Gauchet, Nantes, 2015.

## La ville au corps à corps

Gérard Pénot

Je suis urbaniste. Urbaniste avant tout et je le revendique fortement. Je suis entré dans le métier par effraction, voire par opposition. Urbaniste contre ce qui était infligé à la ville en termes de rénovation urbaine à Paris, place des Fêtes. Contre... pour ensuite vouloir être avec, construire pour une ville plaisante.

Je suis un enfant de la République à double titre. Issu d'un milieu de très petits commerçants, sans capital culturel ni social, j'ai été emporté dans la connaissance par l'école communale du quartier de la place de la République à Paris. Si je n'ai pas passé mon Bac, j'ai suivi le lycée jusqu'à la terminale — ce qui, à l'époque, n'était pas le cas de la majorité des élèves; c'était comme faire partie de l'« excellence ». Ne voulant pas être à la charge de mes parents, je suis devenu technicien dans un petit atelier de l'industrie agro-alimentaire. Je fabriquais des machines pour réaliser du « panage » destiné à enrober les poissons carrés. La mécanique, l'électricité, la soudure s'enchevêtraient. J'ai aimé l'univers de l'atelier, son odeur, le geste juste, ressenti, de celui qui sait souder, à l'image du geste du pizzaiolo qui balance sa pâte à pizza d'une main à l'autre en chaloupant les épaules. Le bon geste se reconnaît entre mille.

### Les trottoirs de Belleville, les arbres du Cotentin, les bancs de l'université de Vincennes

J'habitais Belleville. Et le soir, après le boulot, je militais contre la rénovation urbaine de la place des Fêtes. Je participais aux « luttes urbaines ». Je lisais Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses* (1958), qui évoquait la ségrégation spatiale. On était au début des années 1970. J'adorais l'affiche qui arborait le slogan : « Non aux bidonvilles, non aux villes-bidons » (1968).

J'étais en ce temps-là offensé par les architectes qui participaient à la rénovation, irrité par ce que devenaient Paris et les banlieues. Et je souhaitais me doter d'outils pour comprendre ce qu'était une ville, sans pour autant imaginer en faire ma profession. Raison pour laquelle j'ai atterri à l'université de Vincennes où enseignait la fine fleur de l'intelligentsia

française et qui offrait à des salariés la possibilité d'accéder aux études supérieures, donc de changer d'itinéraire social. J'ai donc suivi les cours de Françoise Choay, Gilles Deleuze, Jean Baudrillard, Jean Lacoste, et le tout jeune François Ascher... tout en continuant d'exercer à l'« atelier des poissons carrés ». À Vincennes, j'ai surtout appris le bonheur de la dispute et en suis sorti, tout de même, avec une licence d'urbanisme en poche. Mon diplôme de fin d'études a porté sur le processus d'urbanisation de Belleville et de Ménilmontant à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ces années 1970 étaient une époque d'ouverture. J'étais affamé de culture.

C'est à partir de ces années-là qu'on commençait à percevoir la problématique des grands ensembles. Et j'éprouvais de plus en plus le décalage entre la culture urbaine de centre-ville, dans laquelle j'évoluais, et la culture de ma famille qui était passée d'une cité Emmaüs, à Aulnay-sous-Bois, à un grand ensemble, Aulnay 3000. Une promotion en quelque sorte. À la Cité Emmaüs — un bâtiment de la Reconstruction de deux ou trois étages avec des coursives —, il fallait descendre à la cave chercher des seaux à charbon. De mon point de vue, l'univers urbain c'était le Paris dense; la ville ne pouvait pas être autre chose. Je n'avais donc aucun lien affectif avec le nouvel espace de vie de ma famille — au contraire de certaines personnes de mon entourage, plus politiques, plus proches du communisme municipal. Si, intellectuellement j'assume les grands ensembles, ils sont profondément contre ma nature.

### PARCOURS

Né à Paris en 1949, Gérard Pénot, après des études d'urbanisme, monte son agence — l'Atelier Ruelle, en association avec l'architecte Alain Fournier — tout en poursuivant des études d'architecture; il se passionne très vite pour l'espace public, à ses yeux moteur de la transformation urbaine.

Dans les années 1980, intervenir à Trappes et à Saint-Nazaire — deux villes alors en difficulté — forge sa conviction que le projet est une économie autant qu'un acte de création. Autour de l'économie de moyens, de la plus grande diffusion possible des projets et de l'attention à la qualité des espaces du quotidien, s'engagent de longues années de collaboration avec ces deux villes (à Trappes, dans le quartier Des Merisiers, essentiellement; à Saint-Nazaire, du Centre République aux quartiers d'habitat social de la Bouletterie et de la Chesnaie). C'est toujours cet esprit qui anime le travail de l'atelier dans l'accompagnement du renouvellement urbain du quartier du Vert-Bois à Saint-Dizier, de Malakoff-Pré Gauchet à Nantes, de la dalle Kennedy à Rennes, du quartier des Mordacs à Champigny-sur-Marne, du grand ensemble Orly-Choisy ou des secteurs Pays-de-France et Eisenhower du quartier Croix-Rouge à Reims, comme dans la réalisation des espaces publics

à Veules-les-Roses (front de mer), à Paris (porte de Vincennes), à Lyon (Esplanade Dauphiné). Au début des années 1990, l'expérience des Arbres de Marcellé — pépinière située au cœur d'un parc agricole dont Gérard Pénot fait l'acquisition — lui permet de réaliser sa passion d'élever des arbres tout en repensant l'économie d'un territoire, à la lisière de l'agglomération d'Angers. Régulièrement consulté sur les quartiers de gare, il est lauréat à Lyon (Perrache), à Saint-Étienne (Châteaucreux) et à Dunkerque (esplanade Guynemer). L'Atelier Ruelle est très présent dans le Grand Ouest : au centre de Lorient, à Rennes mais aussi au Mans ou à Angers (quartier La Roseraie), ou encore entre ville et campagne pour une mission de maîtrise d'œuvre urbaine sur les trois communes de Treillières, Grandchamp et Nort-sur-Erdre dans l'agglomération nantaise.

D'abord implanté à Paris, l'Atelier Ruelle a aussi pris, depuis le milieu des années 1990, ses quartiers à Marcellé. Les deux pôles regroupent urbanistes, paysagistes, architectes et ingénieurs et comptent aujourd'hui une vingtaine de collaborateurs dont sept associés : Olivier Delbano, Élisabeth Georges, Gaëlle Guibert, Julia Kapp, Véronique Navet, Gérard Pénot, Philippe Pinson.

Henri Lefebvre,  
Norbert Elias,  
Fernand Braudel...  
quelques lectures  
marquantes  
de Gérard Pénot.



Tout en étant féroce parisien, j'ai par ailleurs baigné dans un univers de ciel, de végétal, d'une mer qui n'était pas balnéaire — le Cotentin, le pays de ma famille maternelle, la Normandie paumée d'ouvriers agricoles, paysage de bocage qui soustrait la mer à la vue, paysage de paysans qui allaient chercher le varech pour l'épandre dans les champs.

Mon intérêt pour l'espace public vient de mon amour des trottoirs de Paris et des arbres du Cotentin : des trottoirs en asphalte, des bordures en granit, des arbres touffus, des éclairages minimalistes. La neutralité ! L'espace public est un rouleau compresseur d'égalité et de liberté en même temps. La neutralité rend libre.

### Urbaniste, en théorie et en pratique : UP6 et l'Atelier Ruelle

En 1975, ma licence d'urbanisme en poche, et père de deux enfants, enfin convaincu d'avoir la capacité d'agir sur la ville et de gagner ainsi ma vie, je me suis mis à la recherche d'un travail. Ma situation était alors davantage celle de la survie que celle de la projection dans un métier qui allait m'embarquer au long cours. Je me suis donc présenté chez Dédale, une bande de « révolutionnaires » (dont Jean-François Revert, Grand Prix de l'urbanisme en 1990) qui avaient fait parler d'eux par leur méthode de travail sur le plan d'occupation des sols (POS) de Juvisy. Il ne s'agissait pas moins que d'organiser une concertation en préalable à un document



**Garrovillas en Estrémadure, Espagne.**  
L'espace non prédéterminé offre la possibilité du vide et de la fête. La place pavée, recouverte de sable, se transforme en arène (sable en espagnol se dit *arena*) et les fenêtres deviennent balcons.

réglementaire d'urbanisme, c'est-à-dire de fabriquer un POS avec les habitants ! C'était une démarche politique innovante. Et ça me plaisait grandement. J'ai participé à Dédale quelques années. Personne n'était salarié car le salariat était contraire aux convictions de l'équipe. Quand une commande arrivait, nous nous répartissions la rémunération, au prorata de la quantité de travail supposée de chacun et ce, après avoir déduit la part dévolue à la structure commune. Ce qui m'amenait à me surexploiter tant la passion qui me guidait — et mon inexpérience — multipliait

Parc de Marillé

*« D’où viennent ces arbres ? De l’abandon pendant vingt-cinq ans de l’ancien verger, et donc de sa disparition. Des semis naturels de chênes, d’érables, de châtaigniers colonisent l’espace en même temps que la ronce s’y installe. La bataille s’engage entre ronce et semis, à la recherche de la lumière et les arbres émergent à force de se contorsionner. Vingt ans après, les plus valeureux sont préservés et ceinturés d’une charmille en ellipse : juste hommage aux combattants. »*

Gérard Pénot



# Réalisations et promesses

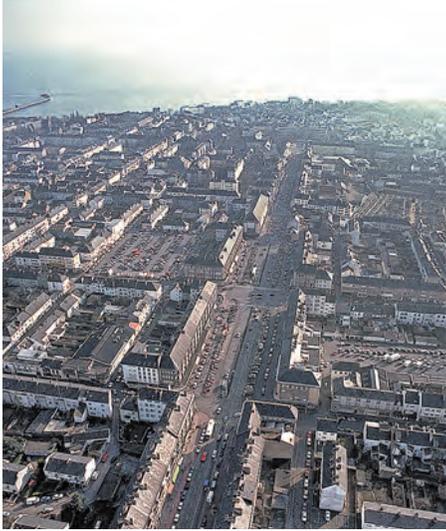
## Parc de Marcillé

*«Le cercle des charmilles signale l'arbre disparu, générateur de cette figure paysagère. L'écroulement de l'arbre et l'abandon du parc a préservé les semis, qui se sont trouvés protégés par le houpier écroulé de l'appétit du bétail. Devenus jeunes adultes, les arbres sont progressivement sélectionnés, en veillant à ne pas exposer violemment les troncs à la lumière. D'ici une vingtaine d'années les feuillages se rejoindront en une vaste voûte qui scellera leur assemblage.»*

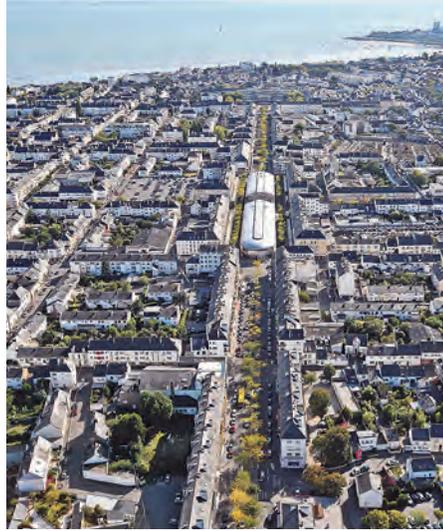
Gérard Pénot

## Centre République, Saint-Nazaire, 1987-1988

### L'aventure au centre



L'axe de l'avenue de la République (ex RN) avant projet.



Le centre République avec le centre commercial Le Paquebot de Claude Vasconi, 1989.



Le plateau piéton du centre.



La promenade couverte devant les commerces en vis-à-vis du paquebot. Les poteaux ovoïdes écrasés dans les presses du chantier naval.

Le pari de Saint-Nazaire est d'avoir misé sur l'urbain pour relancer une ville en crise économique. Le travail sur l'espace public y a tenu le premier rôle avec l'objectif de changer l'image de la ville, sans marketing urbain mais en renouant avec un plaisir de ville, en redonnant aux habitants une fierté d'être Nazairiens. Cette stratégie a concerné d'abord le centre, qui n'en était pas un, puisque cette œuvre de la Reconstruction était un simple élargissement de l'ancienne route nationale au croisement d'une autre avenue largement routière. La densité

commerciale a été renforcée par l'opération « Le Paquebot », de Claude Vasconi, et les deux routes de la « croisée des chemins » sont devenues des espaces publics modelés au bénéfice du piéton. L'étendue des travaux, la situation économique de la ville obligeaient à concevoir simple et pas cher. Raison pour laquelle les principes adoptés par les services techniques de la Ville et l'Atelier Ruelle furent le réemploi de matériaux existants et la prise en compte de la gestion future des nouveaux espaces publics. Cette première intervention de

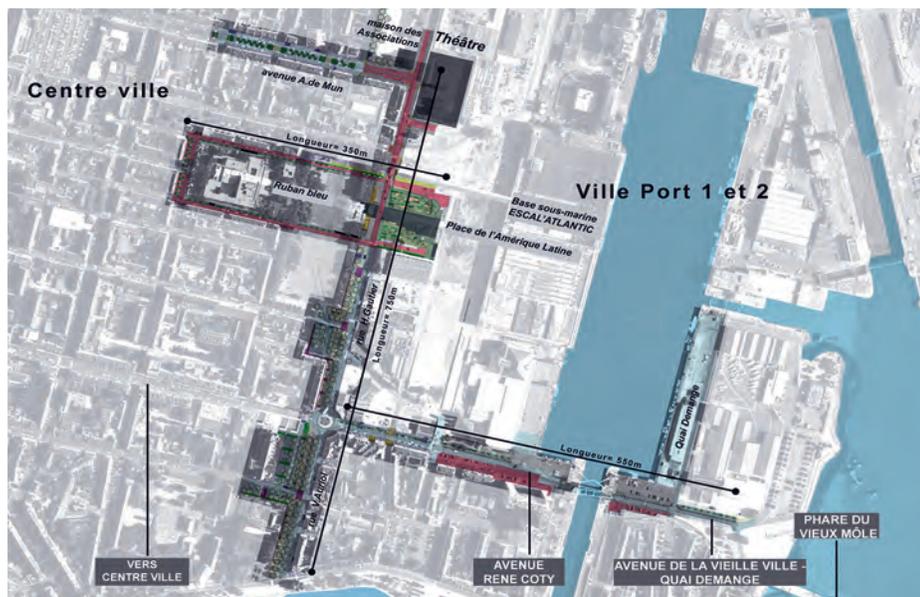
l'Atelier Ruelle à Saint-Nazaire a amorcé le dessin d'un parcours urbain séduisant qui s'est poursuivi par la première extension du centre vers la gare et vers le port (ce sera le projet Ville-Port, confié à Manuel de Solà Morales).

*Maîtrise d'ouvrage :  
Ville de Saint-Nazaire  
Maîtrise d'œuvre des espaces  
publics : Atelier Ruelle  
et services techniques  
de la Ville de Saint-Nazaire*



L'avenue du Général-de-Gaulle, première artère reconfigurée en direction du port, 1994-1995.

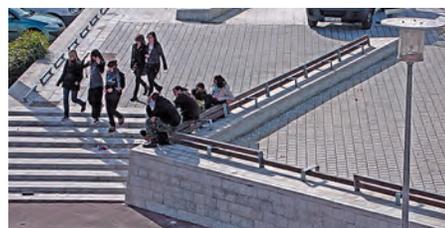
**Ville Port 2, Saint-Nazaire, 2005-2010**  
**Accumulation progressive**



Plan des espaces publics.



Place de l'Amérique-Latine : un sol « en attente » (Ville Port 1, Manuel de Solà Morales).



Le même sol, pavé, pour les usages et la fréquentation (Ville Port 2, Atelier Ruelle).

Avec Ville Port 2 (dont la maîtrise d'œuvre urbaine a été confiée à Bernardo Secchi et Paola Viganò), l'Atelier Ruelle a poursuivi et relayé le travail topographique commencé avec Manuel de Solà Morales pour la réalisation de la place de l'Amérique-Latine dans le cadre de Ville-Port 1. L'Atelier Ruelle s'est glissé dans la suite du mouvement engagé, par respect pour le projet de Solà Morales mais aussi compte tenu des moyens de la ville qui exigeaient un processus d'enrichissement progressif.

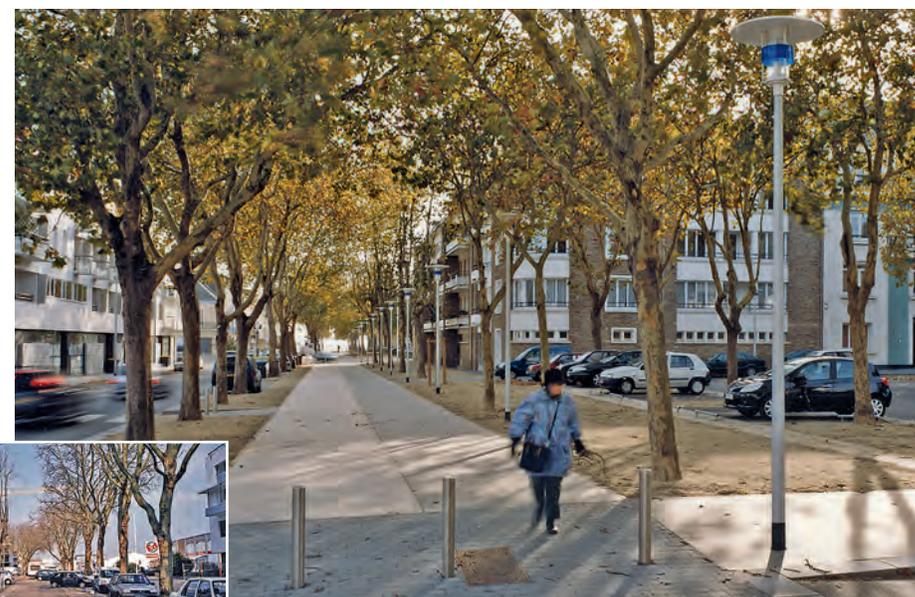
Pour trouver l'économie du geste associé à la « juste » dépense, il s'est agi d'étirer, d'étendre les espaces publics avec parfois le remaniement d'un sol en attente, volontairement laissé frugal par Manuel de Solà Morales qui avait préparé ce qui allait advenir. Chaque pas vers le projet a permis de construire, recycler, incorporer. Chaque action s'est ajoutée et a donné peu à peu un sens à une politique urbaine. Le style nazairien, mis au point par l'Atelier Ruelle, est simple : les

asphaltes sur les trottoirs savent prendre la lumière après la pluie, des bandes de pavés continus et des lignes d'arbres soulignent l'espace, des palmiers rappellent les voyages transatlantiques qui ont fait la gloire du port d'avant-guerre.

*Maîtrise d'ouvrage : Ville de Saint-Nazaire.  
 Maîtrise d'œuvre des espaces publics : Atelier Ruelle et services techniques de la Ville de Saint-Nazaire.*



La rue René-Coty, près du port, avant / après.



La rue Henri-Gauthier, avant / après.



**Saint-Marc, Saint-Nazaire, 1990-1993**  
**La plage... toute!**



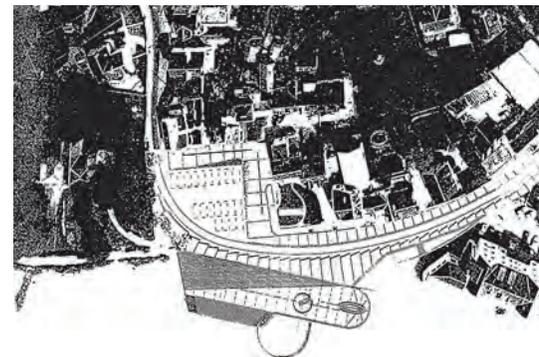
Sur le ponton, la statue de Monsieur Hulot (Emmanuel Debarre sculpteur, 1999).



Le ponton en bois dur.



Sous le ponton, le restaurant et l'abri en béton des maîtres nageurs.



Plan de masse.

Saint-Marc est le quartier balnéaire de Saint-Nazaire où l'estuaire s'élargit vers le Grand large, une plage plein sud — un lieu délicat, nourri de tendresse et de nostalgie, car c'est la plage des «Vacances de Monsieur Hulot». Saint-Nazaire ressentait la nécessité d'affirmer sa présence sur la mer, de s'échapper quelque peu de l'ancrage industriel. La plage était restée accueillante à tous, sans exclusion mais des interventions successives l'ont parsemée d'édifices sans grâce : un vilain abri de béton pour les surveillants

de la plage, des rambardes ici ou là, des enrochements aléatoires et du stationnement en obstacle aux cheminements. L'Atelier Ruelle a dessiné un grand ponton à l'amorce de la falaise qui ensuite rejoint Pornichet. Une rue montante s'y adossait. Un généreux plissement de marches en bois raccorda les deux parties aux altimétries divergentes. Les éclairages oscillent au vent — ici les tempêtes peuvent atteindre 180 km/h — d'où des mats imposants auxquels s'accrochent des câbles qui chantent aux

souffles du vent. Connaissant le projet, un restaurateur proposa de se glisser sous le ponton et d'y exercer ses talents. Ce fut une superbe opportunité qui montre la capacité d'ouverture d'un programme à en accueillir un nouveau : dîner ici au coucher du soleil sous les pas des badauds.

*Maîtrise d'ouvrage : Ville de Saint-Nazaire. Maîtrise d'œuvre architecturale et des espaces publics : Atelier Ruelle et services techniques de la Ville de Saint-Nazaire.*



En haut des marches avec vue sur le rocher de M. Hulot.



La rue montante et les éclairages en suspension.



*« Cette association est la résultante d'une question : que faire des tilleuls élevés et palissés patiemment pendant des années dans la pépinière et qui s'avéraient impropres à la vente parce que "pas beaux" aux yeux d'acheteurs potentiels? Les détruire? Il m'est venu l'idée de les assembler au vieux mur du potager. Les architectures se correspondent : celle des verticales du mur et des troncs; et celle des plans des branchages et encore du mur. Et par le végétal d'autres proximités éveillent le regard : la mousse et le feuillage des tilleuls en plans dissociés. Cette progression du minéral au végétal, du régulier à l'aléatoire, m'a fait souvenir de Bernard Lassus et du "contraste retardé" cher à son approche. Et avec tout cela, il y a le réemploi comme une ressource créative des arbres condamnés. »*